

## Petite Bluette

"Sur mon lit de mort", avait promis la mère de Lucien. "Je te dirai son nom sur mon lit de mort".

Lorsque Lucien était enfant, il se faisait de ce lit une image de conte de fées. On aurait drapé la couche de soieries chatoyantes, des flots de mousseline descendraient du plafond, il y aurait des tapis somptueux, des guirlandes de fleurs, et le chant d'un violon monterait de la rue. Vêtue de blanc, très jeune encore, très belle, la mourante regarderait Lucien avec amour, lèverait une main diaphane, sourirait. "Ton père, dirait-elle, c'est... C'est le Roi des Iles Vertes. C'est le Prince d'Oslo. C'est le fils aîné du Vicomte des Marches de Russie. C'est l'Empereur des Mers du Nord..."

Mais rien ne devait se passer ainsi, bien sûr. Pour commencer, la mère de Lucien vécut très longtemps. C'était une petite femme revêche et revendicatrice, qui mena la vie dure à son fils jusqu'à ce qu'une maison de retraite, enfin, la recueille. Elle y mourut d'une mauvaise grippe juste avant le réveillon de l'an 2000 (qu'elle n'avait aucune envie de voir, disait-elle en grommelant, tant le monde était devenu peu ragoûtant). Elle avait 94 ans, et Lucien 72. Il pensa bien à poser LA question, vers la fin, mais il n'obtint qu'une réponse sibylline : "Ah ben oui... je t'ai mis ça dans la boîte".

Demander de quelle boîte il s'agissait eut été déplacé. Lucien avait le sens des convenances et n'insista pas. Il verrait bien. La curiosité, d'ailleurs, ne le taraudait pas vraiment : cette histoire d'Empereur des Mers du Nord datait, c'était le moins qu'on puisse dire. Et surtout il avait appris l'essentiel auprès de ses oncles, dès qu'il avait atteint l'âge d'homme : son père était un jeune militaire américain, venu passer quelques mois au Camp des Birges pendant l'été 1927. Sa route avait croisé celle de la jeune Marcelle Dubois dans un bal de village, on avait dansé trop longtemps sans doute... il avait promis d'écrire, en repartant. De revenir, d'assumer. Mais on n'avait plus entendu parler de lui. C'était une histoire banale, et connaître le nom de son héros, Jack ou Gary, n'y aurait pas ajouté grand chose. Lucien d'ailleurs ne s'était pas fait une montagne de l'aventure, et n'y pensait pas plus d'une fois par décennie.

Il vivait seul, et pauvrement, de sa retraite de cantonnier. Mais son arrière-petite-cousine Caroline, la seule famille qui lui restait, menait une vie de patachon et se réfugiait souvent chez lui, entre deux galères, avec son gamin. C'était justement le cas cet hiver-là, et cela donna à l'enterrement un petit air de respectabilité. Les Dubois étaient démunis d'à peu près tout, c'était entendu, et gens de peu, mais tout de même trois personnes de la famille marchaient derrière le cercueil, suivies d'une dizaine de pensionnaires de la maison de retraite et d'une petite poignée de voisins. Tout cela était fort convenable, en somme.

Il fallut à Lucien plus de quinze jours pour repenser à la boîte mystérieuse. Malgré son grand âge et celui de la morte, et malgré le sale caractère de celle-ci, il se sentait en deuil. C'était un petit vieillard fluet, à l'âme simple, au cœur bon, absolument désarmé devant la vie. "Ma maman est morte", pensait-il parfois... et il avait presque envie de pleurer.

Un matin de janvier, pourtant, en reposant son bol de café, l'histoire de la boîte lui revint à l'esprit.

- Caroline, dit-il... les deux petits cartons de la maison de retraite, tu sais, ceux qu'ils m'ont

apportés le lendemain de l'enterrement, c'était les affaires de ma pauvre maman... où est-ce qu'on les a mis ?

- Sais pas, dit Caroline. Dans le grenier ?

Le petit Sébastien était là, heureusement. Et il savait toujours tout, lui.

- Au fond de la grange, Parrain. Tu as mis la couverture jaune dessus et tu as dit que tu verrais ça plus tard.

- Eh bien, annonça Lucien... plus tard, c'est maintenant. Viens avec moi, mon bonhomme.

Ils trouvèrent la boîte très vite, dans le premier carton. Elle les attendait entre des liseuses grises et des romans de Dely. C'était une très jolie boîte de bois laqué, et Lucien se souvint de l'avoir déjà vue dans la chambre de sa mère, quand il était enfant, sur une commode ancienne qu'on avait dû vendre ensuite

Il l'ouvrit sans émotion particulière. Tout cela était très vieux, et le soldat américain était certainement mort depuis longtemps. Dans la boîte se trouvait un petit papier plié en deux, qui portait ces simples mots : "Demande à Gabriel, il est au courant".

- Oh oh, dit Lucien à Sébastien, ma mère n'était pas entièrement dépourvue du sens de l'humour...

Son oncle Gabriel, par chance, vivait toujours et avait conservé toute sa tête. Lucien téléphona au Foyer où il vivait, près d'Arras. Le vieux monsieur était grippé, lui dit-on. Mais il insista et on finit par lui passer le malade.

Il fallut d'abord parler de la disparue - si courageuse, si méritante - et qui était quand même mieux où elle était maintenant, étant donné les misères du grand âge - sans compter la tempête de Noël - et par un hiver si dur - que justement lui, Gabriel, avait chopé une grippe épouvantable...

Son devoir d'écoute accompli, Lucien risqua une allusion à la boîte et au petit papier. "Tu fais bien de me le rappeler, dit l'oncle. Dis donc, ça m'était sorti de l'esprit ! Fallait que je te dise d'aller voir le notaire, oui, elle me l'avait bien répété, cette pauvre Marcelle... Le notaire de Frémond, tu sais ? Putain, un peu plus et j'y pensais plus..."

Quand Lucien reposa le combiné, il eut un petit sifflement approbateur.

- Oh oh, dit-il... ma mère avait un sens de l'humour très particulier... Tu pourras me conduire à Frémond, Caroline, si je prends rendez-vous ?

Il dut répéter. Caroline était assise par terre, devant la cheminée vide, et rêvait sans doute à une vie meilleure. Oh, pas beaucoup meilleure... juste un peu moins désespérante. Un petit boulot, un petit toit quelque part, pas d'homme à lui gueuler dessus, et peut-être aller une fois chez le coiffeur...

- Oui ?

- Tu pourras me conduire à Frémond, aujourd'hui ?

- Ben faut que je passe à l'ANPE ce tantôt... Me d'mande c'qui vont encore inventer pour me sucrer des sous... Mais j'leur fais confiance y vont trouver... Après, d'accord.

A 17 h, ce soir-là - le rendez-vous dûment pris pour Lucien et les sous dûment sucrés pour Caroline - la vieille 2 CV mangée de rouille se gara sur la place de Frémond, devant l'étude du notaire.

A l'intérieur, on remit à Lucien une petite enveloppe scellée d'un cachet de cire rouge, après qu'il

eut justifié de son identité. Il en sortit un fin collier d'or ouvragé, et deux lettres. L'une était de sa mère, l'autre d'une écriture inconnue, et rédigée en anglais.

"C'est moi qui n'ai pas voulu, disait la lettre de Marcelle, j'ai jamais rien voulu, parce qu'il ne m'avait pas dit qu'il était marié, c'est pas du propre, il m'avait dit d'écrire là si j'étais en peine, et puis il est mort en 54 et j'ai reçu ce collier pour toi, où on habitait avant, et puis d'écrire à sa fille, fais-le donc toi, Miss Marchmond, Julia Marchmond, moi je n'ai pas écrit parce qu'il ne m'avait pas dit qu'il était marié, Marcelle Dubois, ta mère."

Lucien relut cette lettre deux fois encore, parce que la pensée de sa mère n'était pas facile à dégager de ce fatras de mots. Il jeta ensuite les yeux sur l'autre lettre, incompréhensible pour lui. Puis il murmura rêveusement que tout ceci - il fallait le reconnaître - ne manquait pas de sel - mais alors vraiment pas.

- Vous dites, demanda le notaire ?

Lucien hésita un instant, puis se décida et raconta tout. Tout : du camp des Birges à la boîte laquée de rouge, et de celle-ci au petit collier qu'il tournait entre ses doigts.

- Quelle étrange histoire, apprécia Maître Vicard... on voit de tout, décidément. Eh bien, mon cher monsieur, à mon avis...

Son avis était que Lucien devait écrire à Miss Marchmond.

- Mais cet homme est mort depuis presque cinquante ans, dit Lucien, et vraiment je ne vois pas pourquoi... si longtemps après... enfin je ne vois pas l'utilité ...

- Puis-je voir l'autre lettre, demanda l'homme de loi ?

Dès qu'il l'eut en main, il la traduisit : "Marcelle, je sais que tu ne veux rien savoir, mais je suis malade, très malade. Si tu as besoin de quoi que ce soit pour toi ou pour l'enfant plus tard, je t'en prie, écris à ma fille. Son adresse est en bas. Elle saura tout, et que je vous ai envoyé mon collier de baptême. John."

- "John", dit Lucien. "John Marchmond" ! Eh bien voilà... John Marchmond. C'était tout bête. John Marchmond.

Il souriait, dans son vieux petit costume de velours, et ses bons yeux naïfs brillaient de satisfaction.

- John Marchmond, répéta-t-il. Très bien. Je suis très heureux de savoir cela.

Là-dessus, il se leva.

- Mais réellement, dit Maître Vicard, réellement, mon cher Monsieur, vous voyez qu'il y a une adresse au bas de cette lettre, il faut écrire - je ne peux que vous encourager à écrire - il est vraiment très souhaitable que vous écriviez à cette dame ! Et si cette démarche vous ennuie, je peux très bien me charger de tout, savez-vous ?

- Vous croyez, dit Lucien ?

- Mais certainement. Cette dame a sans doute un avoué... En Amérique, ah ! en Amérique tout est possible.... Il ne faudrait pas que vous négligiez la possibilité que... On ne sait jamais... En Amérique on ne sait jamais... Je m'en charge ? Après tout c'est mon métier...

- Eh bien... si vous voulez, alors. C'est ça. Ecrivez à la dame.

Il s'arrêta, inquiet :

- Mais écrivez-lui gentiment, n'est-ce pas. Gentiment.

- Cela va sans dire, répondit le notaire attendri. Gentiment. Comptez sur moi.

Une semaine plus tard, il rappela.

- J'ai reçu par fax trois feuilles de renseignements sur votre père, dit-il. C'était un petit employé de Philadelphie, un tout petit employé avec de tout petits moyens...

- Comme moi, dit Lucien. Alors si sa fille a besoin de quelque chose... j'ai ma retraite quand même. Je peux aider, peut-être.

- Sa fille n'a besoin de rien. Elle est morte il y a deux ans.

- Ah par exemple, la pauvre femme... En ce cas... en ce cas l'affaire est terminée, non ?

- Pas vraiment, mon cher Monsieur. Elle a légué tout ce qu'elle possédait, pas grand chose, mais enfin... à ce demi-frère de France qu'elle n'avait pas réussi à trouver elle-même. Il lui suffira de prouver qu'il s'appelle Lucien, qu'il est né dans les six premiers mois de 1928 d'une Française nommée Marcelle... et s'il peut présenter un certain collier, dont elle a laissé description et photos à son avoué... tout sera réglé très vite.

- Ah mais tout ça... tout ça je peux le prouver ! Et le collier, je l'ai !

- Je le sais, Monsieur, et je m'en suis porté garant.

- Que m'a-t-elle laissé ?

- Vous n'avez pas fait de rêves, j'espère... D'après mes confrères de Philadelphie, tout réglé, tout payé, net... il devrait vous revenir 5.000 dollars.

- 5.000 dollars ? Ca représente quoi ?

- Environ trois millions anciens.

- Trois mi... trois mi... millions ?

Ebloui, Lucien en bégayait. Il entendit un petit rire railleur, à l'autre bout du fil.

- A quelque chose près, monsieur Dubois, oui. Trente mille de nos francs actuels, c'est à dire trois millions anciens.

- De centimes ? Trois millions de centimes, c'est ça ?

- Exactement.

- De nos centimes, pas des leurs ? Nos centimes à nous ? Enfin, trois vrais millions ?

Il y eut un petit silence. Puis la voix du notaire reprit, sans aucune moquerie cette fois :

- C'est cela, monsieur Dubois. Je suis autorisé aussi à vous faire un chèque, en avance, puisque aucun doute ne subsiste... Est-ce qu'un million vous conviendrait ? Un million de nos centimes ? Un vrai million ?

- Eh bien je comprends, oui, que ça m'irait... c'est extraordinaire, ça !

- Si vous voulez, je vous réserve mon début d'après-midi, demain. Nous ferons les démarches, je vous remettrai ce chèque et le double de tout ce que j'ai reçu de Philadelphie... Voulez-vous 14 heures ?

- Mais... C'est entendu. 14 heures. C'est ça, 14 heures.

Il reposa le combiné et demeura un instant immobile. Tant et tant d'argent ! C'était une voiture d'occasion un peu moins pourrie pour Caroline, une jolie robe, des chaussures neuves... On pourrait régler la note du marchand de charbon et acheter des bonnes poules pondeuses, on irait manger au

grand restaurant du bourg... On pourrait enfin montrer la mer à ce petit garçon qui se tenait là, devant lui, et le considérait avec stupéfaction, et remuait les lèvres...

- Qu'est-ce que tu dis, mon bonhomme ?

- C'était qui ? Tous les sous que t'as dit, là, c'était qui ?

- Le notaire de Frémond...

Quelque chose frémit en lui, brusquement, s'éveilla, se refit, et dans ses yeux bleus apparut une petite lumière éblouie, tandis que montaient à ses lèvres des mots oubliés depuis plus de soixante longues années :

- Non, dit-il. Ce n'était pas le notaire. C'était l'Empereur. C'était l'Empereur des Mers du Nord, qui s'est souvenu de moi...

Myrielle Marc.